



HAL
open science

**“ Bien qu’athe e je crus a la providence ” L’acceptation
du saphisme par le sacre dans Noli de Béatrix Beck**

Alexandre Antolin

► **To cite this version:**

Alexandre Antolin. “ Bien qu’athe e je crus a la providence ” L’acceptation du saphisme par le sacre dans Noli de Béatrix Beck. Colloque Artefact, Mar 2021, Laval, Canada. hal-03861636

HAL Id: hal-03861636

<https://hal.science/hal-03861636>

Submitted on 20 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Bien qu'athée je crus à la providence »

L'acceptation du saphisme par le sacré dans *Noli* de Béatrix Beck

Écrit du 3 au 10 Février 2021 – Colloque Artefact – Alexandre Antolin

Je tiens à remercier les organisatrices de ce colloque, notamment Marie-Laurence Raby et Emmy Bois, pour leurs efforts et leur professionnalisme, le tout dans un contexte où la recherche est difficile, pour accéder aux sources, se motiver à écrire et à se retrouver. Toutes mes félicitations pour leur travail et je les remercie également d'avoir accepté ma communication.

Introduction

Béatrix Beck est une autrice française d'origine belge, née en 1914 en Suisse. Elle entre en littérature sur les recommandations d'André Gide, dont elle est la dernière secrétaire. Entre 1948 et 1963, elle publie cinq romans autobiographiques aux éditions Gallimard. Dans ma communication j'étudierai *Noli*, publié en 1978 aux éditions du Sagittaire, puisque « Gallimard, échaudé par les faibles ventes de [*Cou coupé court toujours* en 1967], refusera par la suite le[s] manuscrit[s]¹ » de Beck.

François Grosso le définit comme un « récit largement – voire totalement autobiographique² ». L'écrivaine y évoque la période 1968-1973, lorsqu'elle dispensait des séminaires sur le Nouveau Roman à l'université Laval à Québec. L'élément central du livre est la passion unilatérale pour Jeanne Lapointe, une intellectuelle québécoise et première femme à obtenir un poste de professeure de littérature dans ladite université en 1940. Les deux femmes s'étaient rencontrées une première fois en 1957, à Paris, mais ce n'est que plus de dix ans après, à Québec, que Beck tombe amoureuse.

Ce désir est repoussant pour l'autrice qui déclare : « le saphisme me faisait horreur³ ». Il se révèle destructeur également et, pour le liquider, l'autrice décide de le traiter dans un livre, elle explique dans l'incipit : « Le ridicule tue et je souhaite, précisément pour ne pas me tuer, tuer mon sentiment pour Camille.⁴ » Camille Laumière représente Jeanne Lapointe, mais l'écrivaine choisit de travestir les toponymes et les

¹ Valérie Marin La Meslée, *Béatrix Beck (30 juillet 1914/30 novembre 2008), un génie malicieux*, Nolay, Éditions du Chemin de Fer, 2011, p. 20.

² François Grosso, « Postface », in Béatrix Beck, *Noli* [1978], Nolay, Éditions du Chemin de Fer, « Micheline », 2017, p. 93.

³ Béatrix Beck, *Noli* [1978], Nolay, Éditions du Chemin de Fer, « Micheline », 2017, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 7.

noms car : « La discrétion la plus élémentaire exige que je donne des pseudonymes aux protagonistes de cette histoire.⁵ »

Pour ma communication je m'intéresserai à la manière dont l'autrice compose avec. Tout d'abord, je montrerai qu'elle s'inscrit dans un référencement homosexuel gidien daté puis, dans un deuxième temps, je m'intéresserai à l'image de femme damnée qu'elle se forge et, pour terminer, sur l'utilisation du motif du sacré pour justifier que son amour soit platonique. L'objectif de cette réflexion sera de répondre à la problématique suivante : Comment Béatrix Beck utilise-t-elle l'imagerie du sacré pour accepter sa passion lesbienne ?

1°) Un référencement homosexuel gidien daté

Dès l'incipit, l'autrice s'inscrit dans une tradition de la littérature homosexuelle masculine :

« Je veux tout raconter pêle-mêle, dans l'ordre ou le désordre où surgiront mes souvenirs » écrit la narratrice de *Noli*, faisant écho à la démarche de Gide dans *Si le grain ne meurt* : « J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner. »⁶

L'influence de l'auteur du *Corydon* s'explique par la relation intellectuelle que Beck a eue avec lui, mais également parce qu'elle est chargée d'un séminaire sur l'œuvre gidienne aux États-Unis en 1966, ainsi que sur le roman français depuis 1920⁷. De ce fait, on constate qu'elle opte, pour les années 1970, d'un référentiel daté.

On l'entr'aperçoit au début du récit, quand Claude, l'alias de Beck, suit Camille :

Quand je traversais à sa suite le hall de la résidence, il me semblait qu'elle était Oscar Wilde (mais sublimé, idéalisé) et moi Bosie, his minion. L'homophilie masculine ne me déplaisait pas – tandis que, paradoxalement, le saphisme me faisait horreur. Et bien qu'en principe « homosexualité » et « homophilie » soient synonymes, le second terme me paraissait convenir beaucoup mieux à mes sentiments, parce que ne contenant pas le mot « sexe » qui, s'appliquant à deux femmes, me dégoûtait.⁸

Le référencement à Wilde est d'ailleurs un clin d'œil au fondateur des éditions de la *Nouvelle Revue Française* – car les deux hommes étaient amis – mais, depuis son décès en 1900, d'autres modèles ont émergé, Jean Genet, Marcel Jouhandeau, Jean Cocteau ou Julien Green, par exemple. De même, l'utilisation du terme « homophile », qui tombe en

⁵ *Loc. cit.*

⁶ François Grosso, *op. cit.*, p. 94.

⁷ *Ibid.*, p. 96.

⁸ Béatrix Beck, *Noli*, *op. cit.*, p. 22-23.

désuétude avec les mouvements post-Mai-68, est étrange. Il renvoie aux générations d'homosexuels de la première moitié du XX^e qui s'identifiaient aux Grecs, avec la pédérastie, et préféraient le terme d'homophilie au terme d'homosexuel, qui est un terme du milieu médical. Ce sont les mouvements radicaux, émergents à partir de 1971, tels que le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire ou les Gouines Rouges, qui emploient les termes d'homosexuel·les, pédés ou gouines, entre autres. Leur volonté est de rompre avec l'ancienne génération, incarnée par la revue *Arcadie* fondée en 1954, et qui utilisait le terme homophile. Béatrix Beck s'inscrit donc de nouveau en décalage par rapport au référentiel de sa décennie.

Un autre point des années 1920 marque sa démarche, qui est l'entremêlement du récit de sa passion pour Jeanne Lapointe et de sa psychanalyse. En effet, comme l'explique Florence Tamagne :

La médecine s'était adjugée le droit de parler de l'homosexualité : en discutant les théories médicales, l'homosexuel se réappropriait une part d'identité. Désormais, l'homosexuel se considère comme un cas. Sa quête identitaire passe par la compréhension scientifique.⁹

Et la science qui passionne les protagonistes de *Noli* est annoncée dès le début : « Nous étions toutes deux très intéressées par la psychanalyse, elle beaucoup plus calée que moi.¹⁰ » Ainsi, les séances avec l'analyste, l'interprétation des rêves et d'autres éléments, tels que les lapsus, rythment le récit, pour aider l'autrice à appréhender son amour lesbien.

Cependant, l'histoire se déroulant entre femmes, une partie du référentiel de l'écrivaine reprend les codes des relations saphistes de la première moitié du XX^e. Notamment les couples Jules-*Fem*, donc :

L'exagération de la mode garçonne, cheveux ras (*Eton crop*), costume d'homme, cigare, poses viriles, était la marque de la lesbienne masculine, qui préfigure la *butch*, alors que sa compagne (*fem*) conservait des éléments féminins de sa toilette, robe et talons hauts.¹¹

Il s'agit d'une vision hétéronormée du couple lesbien, qui se modifie à la Libération, avec le rejet des Jules. Beck, même si elle reprend cette vision binaire, en joue énormément, puisque le rôle masculin et féminin n'est pas figé entre Claude et Camille, le choix de deux

⁹ Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2000, p. 247.

¹⁰ Béatrix Beck, *Noli*, *op. cit.*, p. 10.

¹¹ Florence Tamagne, *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, La Martinière, « Les Reflets du savoir », 2001, p. 150-151.

prénoms épiciques en est le premier témoignage. Elle décrit Laumière avec « ses courts cheveux ondulés [...] devenus presque blancs¹² », « son écriture rapide mais claire, à la fois masculine et féminine¹³ ». C'est par ce brouillage des dichotomies que Beck arrive à concevoir, en partie, son amour pour Lapointe, puisqu'elle resterait, selon elle, dans un schéma hétérosexuel.

Son rejet de s'autodéfinir comme lesbienne tient aussi à la connotation du terme durant cette période comme l'explique Florence Tamagne :

Faire son coming-out n'était pas une expression courante dans les années 1950 et 1960. Il n'y avait pas non plus de terme privilégié pour s'auto-désigner. "Gouine" et "gousse", très répandus mais aussi très injurieux, étaient généralement rejetés. Le terme de lesbienne, alors teinté de pornographie, ne s'imposa pas avant les années 1970, où il se chargea d'une dimension politique et révolutionnaire.¹⁴

Le refus de Beck de s'affubler du terme de saphiste peut s'expliquer par le fait qu'elle ait aimé et relationner avec des hommes. Elle a donc des attirances bisexuelles. Cependant, au cours de mes recherches sur la littérature d'amours féminines des années 1950-1960, je n'ai trouvé qu'une autrice se définissant explicitement comme bisexuelle : Suzanne Allen. Il n'est donc pas étonnant que Beck ne se revendique pas en tant que bisexuelle, les occurrences étant rarissime.

Pour terminer sur le référencement gidien de Beck, on peut y ajouter l'intégration de la culpabilité d'avoir des sentiments homosexuels. Gide lui-même « ne parvint jamais à faire taire son sentiment de culpabilité, qui apparaît clairement dans ses confessions à Roger Martin du Gard ; il lui confie qu'il est le produit de générations de protestants puritains et conclut : "Je paye pour eux, je suis leur châtement."¹⁵ » Cette réflexion alimente l'image de la lesbienne damnée et de martyre que forge l'autrice dans son récit.

2°) Aimer les femmes, une damnation obligatoire ?

La littérature lesbienne, jusqu'à la fin des années 1960, est toujours tragique. La condamnation est obligatoire, peu importe le moyen. De *Claudine à l'école*, de Colette en 1900, où M^{lle} Sergent en couple avec M^{lle} Aimée est humiliée publiquement au bal

¹² Béatrix Beck, *Noli*, op. cit., p. 9.

¹³ *Ibid.*, p. 80.

¹⁴ Florence Tamagne, « Same-sex relations between women in France : 1945-1970 », communication présentée lors de la Conférence "Postwar Homosexual Politics: 1945-1970" organisée par Gert Hekma, University of Amsterdam, 2-3 août 2007 (non-publié), p. 8.

¹⁵ Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, op. cit., p. 156.

populaire, à *Elles se rendent pas compte*, de Vernon Sullivan en 1950, où la cheffe de gang Louise Walcott est assassinée ; sans oublier *Le Puits de solitude*, paru en 1930.

Armée de bonnes intentions, Radclyffe Hall veut sensibiliser l'opinion publique au douloureux destin des « inverties ». Pour cela elle n'hésite pas à forcer le trait et dresse un tableau apocalyptique d'une vie uniquement faite de souffrances, de frustrations et de sacrifices.¹⁶

Afin d'empêcher l'identification des lectrices au saphisme comme un modèle de vie viable, au même titre qu'une vie hétérosexuelle, toutes les représentations les dépeint en êtres torturés, voire damnés. On retrouve l'idée dans *Huis clos* de Sartre, paru en 1945, où Inès, après avoir expliqué qu'en « chemise ou non, [elle] n'aime pas beaucoup les hommes¹⁷ », déclare : « Eh bien, j'étais ce qu'ils appellent, là-bas, une femme damnée. *Déjà* damnée, n'est-ce pas.¹⁸ »

Pourtant, si Beck a évolué avec ce référentiel négatif, elle rédige *Noli* dans une période d'émergence des récits d'amours entre femmes sans condamnation. Monique Wittig est l'une des premières, avec *Les Guérillères*, en 1968, puis *Le Corps lesbien*, en 1973. On peut mentionner aussi des livres témoignages, où l'identité lesbienne est revendiquée de manière positive, tel, en 1977, *Les Femmes préfèrent les femmes* d'Elula Perrin, tenancière du Katmandou, établissement lesbien mythique créé en 1969 à Paris. Jennifer Waelti-Walters explique que *Noli* « ne tombe pas totalement dans les clichés, mais a cette double attitude d'homophobie et d'attraction.¹⁹ »

Dès le commencement de son récit, l'autrice le marque du sceau du sacré, en rendant la religion omniprésente. À commencer par Jeanne Lapointe : « une femme encore jeune, mais plus tellement, célibataire, catholique, d'esprit frondeur, très cultivée, à la pointe du modernisme, et qui avait été psychanalysée par un prêtre²⁰ ». Vis-à-vis de cet être mystique, l'écrivaine se décrit en martyre, réalisant son chemin de croix, avec une assimilation aux chutes du Christ, lors sa marche jusqu'au mont Golgotha :

En somme, le Libertador [Canada] m'a donné l'habitude de perdre l'équilibre : ici, à Tienne [Paris], je continue à glisser, à chuter sur des neiges et des glaces imaginaires – sur les trottoirs, sur des marches, et me couvre de bleus, sortes

¹⁶ *Ibid.*, p. 267.

¹⁷ Jean-Paul Sartre, *Huis clos* suivi de *Les Mouches* [1945], Paris, Gallimard, « Folio », 1976, p. 34.

¹⁸ *Ibid.*, p. 55.

¹⁹ « Béatrix Beck's *Noli* (1978) does not quite fall into clichés but has the same double attitude of homophobia and attraction », Jennifer Waelti-Walters, *Damned Women, lesbians in French novels 1796-1996*, Montréal, Québec, McGill-Queen's University Press, 2000, p. 170. Traduction de l'auteur.

²⁰ Béatrix Beck, *Noli*, *op. cit.*, p. 8.

de meurtrissures emblématiques. Façon peut-être d'avoir le mal du pays de Camille et de me punir qu'elle ne m'ait pas aimée.²¹

Beck se flagelle pour des « pêchés » qu'elle s'attribue, pensant les expier à force de couvrir son corps de coups plus ou moins involontaires.

À défaut d'accepter son désir, l'autrice tend les verges pour se faire battre, désirant presque être sacrifiée pour racheter ses mauvaises actions. Lorsqu'elle regarde une robe d'Anne Hébert, conjointe secrète de Jeanne Lapointe, elle se représente comme : « Un taureau qui voit s'avancer la cape du torero, avec l'envie d'être mis à mort plutôt que de pourfendre.²² » La fin de vie semble être le seul moyen pour stopper cette passion, tout en rendant hommage à l'être aimé. Pour autant, la mort ne les réunirait pas. Le gouffre entre elles est infranchissable et la passion ne peut exister que dans une forme de Sainte Trinité malheureuse, comme elle l'explique :

Je voyais aussi que Camille [Lapointe] ne m'aimait pas, moi qui lui avais apparemment tant plu l'été précédent. Mais ça n'avait guère d'importance. Peut-être même le fait que mes sentiments auraient été payés (quel mot !) de retour m'eût-il gênée, encombrée. Il s'agissait de moi, de Camille et de mon amour pour elle. M'eût-elle aimée que son amour aurait introduit un quatrième élément, un intrus dans cette triade sainte (c'est ainsi que je la ressentais : sacrée quoique lamentable).²³

En dissociant chaque élément, Beck empêche son amour pour Lapointe d'appartenir au monde des êtres humains et donc d'être possiblement vécu. Le sacré devient alors une barrière, qu'elle instaure, entre sa passion saphique et le sujet de cette passion. Il s'agit d'un mécanisme récurrent dans sa vie.

3°) Le lesbianisme, un amour sacré jamais consommé

On le retrouve dans son tout premier ouvrage, *Barny* publié en 1948. Beck à 16 ans développe une forte amitié avec une camarade et ce n'est qu'au moment où cette dernière part au couvent que les sentiments amoureux de l'une pour l'autre se révèlent. Marie-Dominique lui dit, avant de prendre le voile :

– Je t'aime beaucoup, Barny. Je t'estime. Je t'aime plus que mon frère et mes sœurs, plus que mon père et ma mère. C'est toi que j'aime le plus au monde, après Dieu et ses saints, ajouta-t-elle avec un demi-rire destiné à corriger l'emphase de sa déclaration. Jamais je n'ai eu d'amie comme toi. Je suis fière de ton amitié.²⁴

²¹ *Loc. cit.*

²² Béatrix Beck, *Noli, op. cit.*, p. 42.

²³ *Ibid.*, p. 21.

²⁴ Béatrix Beck, *Barny*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1948, p. 145.

Et Barny, quand elle la voit pour la dernière fois, ayant le cœur qui bat la chamade, se fait la réflexion : « C'est donc à ce point-là, me dis-je, que j'aime Donique.²⁵ » Le schéma de la « triade sainte [...] lamentable » est respectée.

Elle réitère ce mécanisme dans *Léon Morin, prêtre*, en 1952. Barny est amoureuse de Sabine. Quand une collègue lui demande si elle veut coucher avec, sa réaction est vive : « Je me récriai d'horreur. Deux lesbiennes m'apparaissaient physiologiquement incapables de faire le vrai amour, de faire rien qui valût, rien autre que simagrées. J'abominais les expédients.²⁶ » Sa passion mourra totalement lorsqu'après avoir échangé avec Léon Morin, elle en tombe amoureuse et essaiera de le séduire. Dans un mouvement pour enlacer sa main, le prêtre se dégage et dit : « – Ce n'est plus Mlle Sabine, à présent. À la bonne heure, ça va déjà mieux.²⁷ » Ce qui clôt à nouveau la possibilité du saphisme.

J'ai montré que *Noli* s'inscrivait dans un contexte où le sacré est omniprésent par la religion. C'est sa présence qui permet à Beck de ne pas passer à l'action. L'autrice ne désire qu'une sexualité reproductrice, comme elle l'affirme dans un refus à une journaliste qui la drague : « “Le saphisme me dégoûte. Vous pouvez me faire un enfant ? Non. Alors vous ne m'intéressez pas.”²⁸ » Elle adopte la même démarche vis-à-vis des hommes, mais cette répulsion se teinte de lesbophobie quand il s'agit d'avances féminines.

Dans le schéma avec Lapointe, Beck étant l'initiatrice, c'est elle qui va forger un statut à l'universitaire pour la rendre inatteignable. Pour cela elle en fait un être asexué, en la désignant tour à tour comme « l'ange du Libertador [Canada]²⁹ », avec une voix « qu'on prête aux anges, ces créatures ambiguës, à la fois suaves et redoutables³⁰ ». Pourtant, Jeanne Lapointe entretient une relation avec Anne Hébert, qu'elle dissimule. En dépit de cette connaissance, Beck refuse de l'intégrer, expliquant : « Je pouvais difficilement supporter l'idée, l'image qu'elle eût des fonctions naturelles, des organes internes, une nudité.³¹ » L'onomastique parachève cette démarche, en utilisant du pseudonyme de Camille Laumière, le nom est presque transparent avec la lumière sacrée et, enfin, le surnom de Noli, qui devient le titre de l'ouvrage. François Grosso l'explique :

²⁵ *Ibid.*, p. 149.

²⁶ Béatrix Beck, *Léon Morin, prêtre*, Paris, Gallimard, 1952, « Blanche », p. 15.

²⁷ *Ibid.*, p. 224.

²⁸ Béatrix Beck, *Noli*, *op. cit.*, p. 83.

²⁹ *Ibid.*, p. 17.

³⁰ *Ibid.*, p. 22.

³¹ *Ibid.*, p. 23.

Noli me tangere, ne me touche pas. De cette traduction latine des paroles adressées par Jésus ressuscité à Marie-Madeleine dans l'Évangile selon saint Jean, la narratrice tire le surnom qu'elle donne à Camille Laumière.³²

Par cette formule, Beck confirme son statut de martyre-servante et la superbe de l'objet de son amour.

Seuls les espaces de l'inconscient permettent des rapprochements, qui demeurent très chastes. Le lapsus est une façon de dire involontairement le lesbianisme, notamment quand Lapointe demande si Beck a deux lits dans sa chambre : « L'extrême bizarrerie de sa question m'étonna. J'y vis une sorte de lapsus, l'expression de son homosexualité refusée³³ » ou lorsque l'universitaire se trompe au moment de donner son numéro et qu'il s'agit de celui de sa conjointe. L'expression de l'homosexualité est possible, mais toujours involontaire et jamais pleinement vécue.

Conclusion

En conclusion, je dirai que le lesbianisme, dans *Noli*, n'apparaît qu'au travers de l'inconscient. Il nécessite toujours un moyen, que ce soit le rêve ou l'extase mystique, pour s'exprimer. C'est une sorte de transe ou d'état d'hypnose qui fait que la narratrice n'est jamais pleinement responsable de ses actes, de ses désirs. De plus, elle les castre grâce au motif du sacré, en faisant de Lapointe un être asexué et inatteignable.

Sa démarche est motivée par la psychanalyse, qu'elle cite régulièrement. Ce qui démontre que Beck assume la démarche médicale et la maîtrise. Elle devient sa solution pour oublier sa passion impossible, comme elle le narre à la fin du récit :

En somme, tout va bien : je réussis à me passer de tranquillisants pendant des journées entières, on m'a mise à la retraite anticipée, je suis allée au bureau du Don des Corps offrir le mien, la médecine remplaçant les amants d'autrefois.³⁴

Passant des amours féminines à celles de la médecine, le moyen de faire la transition entre ses deux mondes lui est offert par son psychiatre, dans la conclusion :

Quand je vais demander au psychiatre de renouveler mon ordonnance de séresta (de sérénité), je dis, en manière d'excuse pour mon anti-histoire :

« Tout cela est absurde. »

Il répond :

« Cela est. »³⁵

³² François Grosso, *op. cit.*, p. 93.

³³ *Ibid.*, p. 55.

³⁴ *Ibid.*, p. 89.

³⁵ *Loc. cit.*

Ces deux mots renvoient au mot latin *caeleste*, signifiant céleste. Si Beck fait donc le choix de traiter son amour pour Lapointe par le sacré, c'est parce que sa dernière amante, la médecine, lui a indiqué cette voie, elle peut donc affirmer : « Bien qu'athée je crus à la providence.³⁶ »

³⁶ Béatrix Beck, *Noli*, *op. cit.*, p. 48.